



L'AVENTURE À LA RENAISSANCE, DE LA RENCONTRE À L'IMPLICATION

Raphaëlle ERRERA (Sorbonne Université), Anne-Gaëlle LETERRIER-GAGLIANO (Sorbonne Université), Lisa POCHMALICKI (Sorbonne Université), Alicia VIAUD (U. de Montréal)

Le numéro XXIV du *Verger*, revue numérique de Cornucopia, est consacré à l'aventure à la Renaissance. Pour célébrer les dix ans d'existence de la revue, l'association a fait le choix d'un thème fédérateur, qui favorise le dialogue entre les disciplines et les corpus à l'échelle européenne, qui rassemble chercheuses et chercheurs, des plus jeunes aux plus chevronnés.

DÉFINITION ET PROBLÉMATIQUES

L'aventure informe un large pan de l'imaginaire médiéval, auquel contribuent les romans de chevalerie, autant qu'elle caractérise un genre romanesque majeur de l'histoire littéraire¹, encore prisé au XXI^e siècle. Elle renvoie notamment à une conception valorisée du voyage au long cours qui, à l'époque contemporaine, allie quête de sens et désir d'accomplissement personnel. Au tournant des XIX^e et XX^e siècles en particulier, la figure de l'aventurier se renouvelle pour devenir plus positivement connotée². Le XVI^e siècle, qui se trouve en amont de l'un des possibles ancêtres du roman d'aventures, le *Don Quichotte* de Cervantès (1605), et en aval de la naissance du cycle arthurien, paraît singulièrement peu concerné par l'aventure si l'on considère seulement les genres et les titres des ouvrages publiés. Il correspond en outre à une période d'évolution de l'éthique chevaleresque, dont certains déplorent les mutations, si ce n'est la dégradation, alors que s'achèvent les guerres d'Italie et qu'éclatent les guerres de Religion³. La Renaissance est pourtant une période de grands voyages européens d'exploration et de conquête vers l'Asie et l'Amérique, ainsi que de diffusion de leurs récits⁴. Le public lettré goûte par ailleurs les poèmes épiques comme le *Roland furieux* de l'Arioste (1516) et, sous l'égide de Lucien de Samosate récemment redécouvert, se passionne pour les histoires fabuleuses, qu'elles soient des traductions – à l'instar des *Éthiopiennes* d'Héliodore, adaptées en français par Jacques Amyot (1534) – ou des œuvres originales – comme *L'Alector* de Barthélemy Aneau (1560)⁵.

Dès le moyen français, *aventure* signifie ce qui peut advenir (au sens de *contingence*) ou ce qui doit advenir (au sens de *destin*), souvent par l'entremise d'une intervention divine. Au XVI^e siècle, le premier sens devient de plus en plus saillant ; Henri Estienne estime ainsi que l'expression figée « par aventure » est un équivalent de *peut-être*⁶. Le terme désigne également un événement inattendu, à l'issue heureuse ou malheureuse, et digne d'être raconté. En plus du substantif, on trouve en français les verbes *aventurer* (faire courir un danger) et *s'aventurer* (se

¹ Voir Jean-Yves Tadié, *Le roman d'aventures*, Paris, Presses universitaires de France, 1982.

² Voir Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne (1850-1940)*, Paris, Aubier, 2002.

³ Voir Benjamin Deruelle, *De papier, de fer et de sang. Chevaliers et chevalerie à l'épreuve de la modernité (ca 1460-ca 1620)*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2015.

⁴ Voir notamment Réal Ouellet, *La relation de voyage en Amérique (XVI^e-XVIII^e siècles). Au carrefour des genres*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2010.

⁵ Voir Michèle Clément et Pascale Mounier (dir.), *Le roman français au XVI^e siècle*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2005.

⁶ Henri Estienne, *De la Precellence du langage françois*, Paris, M. Patisson, 1579, p. 263.



risquer), le participe passé *aventuré* (qui arrive par aventure, qui est soumis au risque) et l'adjectif *adventueux* (précaire, inopiné, entreprenant, téméraire). *Adventurier* peut avoir le sens, employé comme adjectif, de *fortuit* ; en tant que substantif, il désigne, dans le vocabulaire militaire, le soldat à pied volontaire, à la réputation volontiers sulfureuse. En italien, deux désignations de l'aventure sont en concurrence à la Renaissance : *avventura* et *ventura*. L'un et l'autre terme ont le sens d'événement imprévu, bien que *ventura* renvoie davantage à la chance et *avventura* à l'accident⁷. *Avventurato* a, pour sa part, le sens positivement connoté d'*heureux* ou *prospère*. En espagnol enfin, le terme *ventura* est défini par Sebastián de Covarrubias comme un équivalent de « *buena suerte* » (chance favorable)⁸. En français comme en espagnol et en italien, l'origine de ces différents termes demeure incertaine : tous pourraient être issus des participes futurs des verbes latins *advenire* et *venire*, ou bien dérivés des substantifs *adventus* (acte d'arriver, fait d'être arrivé) et *eventus* (événement, dénouement, sort). Ils entretiendraient alors un lien avec *adventicus*, qui désigne ce qui vient du dehors ou ce qui survient de manière inopinée⁹.

Par son étymologie, l'aventure apparaît comme le cadre d'une rencontre avec l'extériorité ou l'altérité, avec ce qui fait irruption et appelle sans ambages une réaction. Pour la période contemporaine, l'aventure serait plus précisément « avènement de l'événement¹⁰ » et confrontation au hasard, tandis qu'elle serait davantage « attente de l'événement¹¹ » et poursuite d'une destinée pour la période médiévale. Au XVI^e siècle, l'aventure est-elle d'abord ouverture à l'imprévisible, aux risques et périls de celles et ceux qu'elle implique, ou plutôt soumission à un ordre caché qu'il faudrait découvrir et accepter ? En littérature, et du fait de l'invention de l'imprimerie, l'aventure devient à partir du XV^e siècle reproductible à l'envi. Elle est plus fréquemment qu'au Moyen Âge évoquée au pluriel : le *Premier livre d'Amadis de Gaule* (1540), traduction de l'œuvre de Garcí Rodríguez de Montalvo par Nicolas Herberay des Essarts, promet ainsi dès son titre « maintes aventures d'armes et d'amours »¹². En devenant une matière sérielle, l'aventure risquait de perdre le caractère extraordinaire ou étrange qui en fonde la valeur littéraire. En réaction, Jacques Gohory, autre traducteur des *Amadis*, rappelle que le « romancier » fait du fortuit une des causalités du roman d'aventure¹³. Plus tard, Barthélemy Aneau dote l'aventure d'une valeur allégorique en la faisant fruit de la volonté divine, et lui confère sa densité en la privant cette fois de toute imprévisibilité radicale¹⁴.

Qu'elle soit présentée comme une expérience fortuite ou comme une épreuve envoyée par la Providence, l'aventure n'en requiert pas moins, dès le Moyen Âge, l'« irrésistible implication du sujet¹⁵ ». Encore à la Renaissance, elle constitue, dans le cadre de l'éthique nobiliaire, une source possible de reconnaissance, tant dans les pratiques de la guerre ou du voyage qu'au sein des genres fictionnels ou référentiels qui les représentent. Selon quelles modalités est-elle encore un motif d'héroïsation ? Revient-elle à s'investir à titre purement individuel, ou comporte-t-elle toujours une dimension collective ? Peut-elle être vantée au

⁷ Florence Buttay, *Fortuna : usages politiques d'une allégorie morale à la Renaissance*, Paris, Presses de Paris-Sorbonne, 2008, p. 37.

⁸ Sebastián de Covarrubias, *Tesoro de la Lengua Castellana*, Madrid, L. Sanchez, 1611, t. II, f. 69 r^o.

⁹ Voir Gorgio Agamben, *L'aventure*, trad. J. Gayraud, Paris, Payot et Rivages, 2016, p. 21-40.

¹⁰ Vladimir Jankélévitch, « L'Aventure », dans *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Flammarion, [1963] 2017.

¹¹ Jan Herman, « Le roman médiéval et les chemins de l'aventure », dans Coralie Bournonville et Lise Charles (dir.), « Une espèce de prédiction ». *Dire et imaginer l'avenir dans la fiction d'Ancien Régime, Fabula / Les colloques* [en ligne], 2018 : <http://www.fabula.org/colloques/document5674.php>

¹² Voir Virginia Krause, « Toward a Poetic of Adventure: Amadis de Gaule », dans J. D. Lyons et K. Wine (dir.), *Chance, Literature, and Culture in Early Modern France*, Londres, Routledge, 2009, p. 65-80.

¹³ Jacques Gohory, épître de la traduction du *Trezieme Livre d'Amadis de Gaule*, Paris, L. Breyer, 1571, f. a v v^o.

¹⁴ Voir Barthélemy Aneau, *Alector*, éd. M. M. Fontaine, Genève, Droz, 1996, vol. 1, p. 50.

¹⁵ Gorgio Agamben, *L'aventure*, trad. J. Gayraud, Paris, Payot et Rivages, 2016, p. 25.



présent ou est-elle un idéal au passé, toujours déjà perdu ? Ce sont à ces questions que les articles du numéro XXIV du *Verger* se proposent plus particulièrement de répondre¹⁶.

PRÉSENTATION DES ARTICLES

L'aventure au singulier

L'aventure s'écrit d'abord au singulier, avec des personnages qui la recherchent et font corps avec elle. Ce bouquet s'ouvre avec deux « aventureux » du début du XVI^e siècle : Florange et Paracelse. Quoique conçue dans des contextes fort différents, l'aventure a partie liée avec l'expérience : c'est en partant à l'aventure, en étant nomade, que ce soit pour partir combattre ou pour soigner des malades, que s'acquiert un certain savoir sur le monde.

Dans son article sur les *Mémoires* de Robert III de La Marck, seigneur de Florange, Lionel Pietre montre comment Florange dépeint sa propre vie comme une aventure au fil de son récit, constituant progressivement un « *ethos* de jeune homme [qui] est aussi celui d'un homme d'action ». Fait prisonnier à la suite de la défaite de Pavie, où il combattait aux côtés de son ami d'enfance, le roi François I^{er}, Florange fait écrire son récit, fruit de l'expérience d'une vie, depuis les geôles de l'Écluse, en Flandre. Le récit de sa propre vie se mêle à celui des campagnes militaires entreprises par les rois qu'il sert successivement. Il s'assortit de réflexions variées sur l'art de la guerre. Chez Florange, la recherche de l'aventure est intrinsèquement liée à la renommée acquise au combat, l'« Adventureux », comme il se nomme lui-même, s'illustrant à la guerre. Florange se démarque dans son récit par son éthique chevaleresque – aventureux n'est pas aventurier, ces « mercenaires qui vivent de la guerre en prédateurs » –, sa hardiesse et enseigne la puissance « de l'audace et de la force bien utilisées » mais aussi « l'impuissance où se trouve l'homme d'armes dès lors que ses capacités d'initiative sont entravées », comme c'est le cas lors de la bataille de Pavie.

La notion d'aventure est valorisée, quoique circonscrite chez Florange comme chez Paracelse, qui l'utilise de façon moins attendue : pour le Suisse, le médecin aventurier, « expérimentateur nomade », doit combattre l'approche sclérosée et dépassée de la médecine humaniste héritée de l'Antiquité, comme le montre Jean-Michel Rietsch. Dans un ouvrage polémique comme le *Serogolia*, qui porte sur l'anatomie des plaies, le « bon » aventurier qu'est Paracelse s'oppose ainsi au « mauvais » qui, tel une nouvelle épidémie, ne fait que propager des idées caduques et un savoir de mauvaise qualité. Paracelse transmet notamment sa vision d'un médecin en mouvement qui, tel un apôtre, se rend au chevet des malades d'Europe, « à la recherche des particularités du monde, des êtres, des maux et des remèdes, dans leur diversité toujours renouvelée ».

L'aventure, entre expérience individuelle et quête collective

Vécue par des individus, l'aventure est aussi partagée par plusieurs collectivités. L'aventurier est d'abord un homme de guerre, il est ce soldat d'infanterie dont le rôle se développe lors de la Révolution militaire au tournant du XVI^e siècle. Comme le montre Valentin Grandclaude, le terme « aventurier » est polysémique et connaît des évolutions au cours du siècle. Il peut renvoyer aux fantassins volontaires comme aux soldats démobilisés, à des activités militaires licites comme à des illicites. Dès les années 1510, le pouvoir royal tente de réprimer les pratiques de prédation militaire et forge l'image de « l'aventurier vagabond ». Cette assimilation achève de renvoyer l'aventurier aux marges de la société. Elle ne doit pourtant pas faire oublier

¹⁶ La question des aventurières et de l'aventure au féminin, que les articles ne traitent pas spécifiquement, fera l'objet d'une journée d'étude organisée par Annabel Audureau et Tatiana Clavier à l'université de La Rochelle en décembre 2022, sous l'angle d'« un regard croisé Moyen Âge-Renaissance/ XX^e-XXI^e siècles ».



l'ancrage social de ces individus qui entretiennent des liens étroits avec leur communauté d'origine.

Un espace apparaît comme le terrain privilégié de ces aventures militaires. Il s'agit des Alpes, à la fois lieu de passage et théâtre d'opérations, qu'étudie Alexandre Ruelle suivant une chronologie élargie. Des guerres d'Italie jusqu'au premier quart du XVII^e siècle, capitaines et soldats circulent dans cet espace montagneux qui leur impose des conditions d'une rudesse extrême. Dans les Alpes – montagnes hantées de représentations légendaires –, l'expérience militaire est enrichie d'images épiques. L'aventure alpine permet aux jeunes rois français d'écrire leur légende personnelle sur fond d'idéal chevaleresque. Elle forge ainsi un modèle à suivre pour des générations de capitaines et vient répondre aux « aspirations identitaires d'une jeunesse fougueuse en quête d'ascension sociale ».

Parallèlement à ces aventuriers militaires, d'autres trajectoires individuelles révèlent des pratiques aventureuses collectives. Damien Fontvieille examine les itinéraires de plusieurs fils de serviteurs des monarchies européennes qui préfigurent le Grand Tour. Analysés selon différents points de vue, ces voyages ne sont pas perçus de la même manière par les pères, qui les organisent, que par les jeunes gens, qui les vivent. Les premiers entendent restreindre les libertés de leurs enfants afin que ces expériences viatiques aient une visée éducative et leur permettent, à leur tour, de servir la Couronne. Les seconds se montrent plus sensibles aux plaisirs de l'ailleurs et aux aléas du voyage. Partis sur les routes d'Europe, ces jeunes gens profitent d'une « aventure fondatrice » et formatrice qui semble partagée par une élite fonctionnelle européenne naissante.

L'aventure s'imisce également dans l'expérience pègrine qui en est *a priori* dépourvue. Le pèlerinage offre un modèle de voyage qui écarte la valorisation de soi et « condamne une quête motivée par la vaine gloire ». Héritier de la tradition, le pèlerin ne voyage pas pour lui-même mais arpente le même chemin que ses prédécesseurs. Comme le montre Marie-Christine Gomez-Géraud, la lecture de récits de pèlerinage révèle que l'aventure, qui devrait en être théoriquement absente, y est pourtant accueillie de manière ponctuelle. Celle-ci est, en effet, « l'occasion d'une méditation pour la croissance spirituelle du sujet ». Un récit de pèlerinage offre une place et une fonction singulière à l'aventure : le *Bouquet sacré composé des plus belles fleurs de la Terre sainte* de Jean Boucher. Construit suivant une alternance entre propos dévot et narration périlleuse, le texte de Boucher met l'aventure – « matière à récit » – au service d'une intention spirituelle et de l'édification du lecteur.

L'aventure en fiction

Si l'aventure est une réalité qui s'invite dans le quotidien de chacun, des soldats, des pèlerins, des gouvernants, elle s'impose comme une figure attendue dans les œuvres de fiction. Julia Roumier analyse ainsi comment les épisodes d'aventure sont mis en scène dans *Le Victorial* : ce roman de Gutierre Díez de Games avait été commandité par Pero Niño pour obtenir sa réhabilitation suite à sa participation à une rébellion contre Jean II de Castille. Dans ce roman de chevalerie composé à partir de la biographie réelle du commanditaire, l'auto-promotion passe par l'insistance sur la grandeur des vertus du soldat, particulièrement lorsqu'il fait face à l'adversité. Les aventures guerrières et maritimes sont reprises à l'aune des topiques du récit romanesque : les stéréotypes de ce type de péripéties créent en retour une même codification de Pero Niño pour faire de lui un véritable personnage chevaleresque. Dans cet ouvrage, fiction aventureuse et réalité des hasards du quotidien se croisent afin de construire une image exemplaire du héros. Dans cette œuvre qui oscille entre la vérité et l'apport romanesque, on note le déplacement du personnage du chevalier : celui-ci ne part plus à la recherche de l'aventure mais, obéissant aux missions qui lui sont confiées, il s'agit pour lui de répondre adéquatement aux circonstances qui s'imposent à lui.



Cette mise en valeur héroïque par le moyen de l'aventure est encore plus présente dans les compositions entièrement fictionnelles. Céline Fournial s'arrête ainsi sur la présence de l'aventure dans les tragédies et les tragi-comédies de la Renaissance, en prenant pour jalons la présence de ces locutions dans les pièces. Les péripéties antérieures à l'action suscitent celles du drame, entraînant les personnages, malgré eux, à se révéler au travers des malheurs qu'ils se trouvent contraints d'affronter. Lorsqu'elles sont en devenir, les aventures demandent aux héros d'élaborer une stratégie qui les amène souvent au-devant de leur destin. Le principe de fatalité s'invite ainsi dans les pièces, qui questionnent les causes et les conséquences des événements rapportés. Le hasard induit par les circonstances extraordinaires des aventures se présente là encore comme cette mesure des âmes, et vient souligner la petitesse des hommes face aux jeux divins, dans la tradition antique. La réflexion de Céline Fournial l'amène à analyser l'inflexion des mises en scène au fur et à mesure du siècle : alors que l'aventure était, de prime abord, l'occasion d'un récit d'événements extérieurs aux planches, elle va progressivement s'imposer sur scène, mettant à mal les temporalités représentées dans le temps des pièces. De ce fait, intégrée à la représentation, la présence de l'aventure devient le prétexte du drame, voire le cœur même de l'intrigue, moment charnière où tout se noue.

En miroir de cette concentration du temps dramatique autour d'une aventure déployée dans toutes ses conséquences, répond la démultiplication des péripéties dans les œuvres proprement romanesques. Dans son article, Rosaria Iounes-Vona propose une analyse de deux nouvelles italiennes issues du *Piacevoli notti* de Straparola. Confinant au conte de fées, ces récits trouvent leur point de départ dans un élément perturbateur fabuleux, lequel amène les héros à une succession d'aventures, jusqu'au dénouement heureux résolvant leur situation initiale malheureuse. L'enchaînement de prises de décision rendues nécessaires par l'obligation, involontaire, d'affronter des aventures leur donne l'occasion de gagner en sagesse. L'apport de l'aventure dans la fiction, tel que présenté dans ces trois articles, est alors celui d'une révélation des êtres : qu'ils soient nobles ou obscurs, les personnages, confrontés à eux-mêmes, sont contraints de révéler le fond de leur âme, et de leurs décisions découlent le salut ou le malheur. On retrouve les attendus des romans de chevalerie où l'aventure est une nécessité : impliquant malgré eux les héros des récits, ils sont amenés à révéler leur pleine mesure. Élément incontournable des narrations fictionnelles, l'aventure constitue une base que les auteurs déploient comme des *exempla* pour leurs lecteurs, invités en tant que spectateurs à juger des réactions des personnages.

Ce numéro s'achève avec l'hommage de Frank Lestringant à Réal Ouellet, écrivain et professeur à l'Université Laval, notamment spécialiste de la littérature de voyage, décédé en février 2022. Ce texte nous rappelle que le monde de la recherche rend possible des rencontres significatives, à la fois intellectuelles et amicales, et qu'au plaisir des textes peut s'ajouter la joie des échanges, au fil des années et par-delà la distance.

Animée par la conviction que la pensée collective est source de réjouissance, Cornucopia se veut une aventure humaine qui permette elle aussi de tisser des liens de collaboration, d'entraide et d'amitié. Au terme de l'introduction de ce numéro anniversaire, nous tenons d'abord à rendre hommage aux fondatrices, qui ont donné l'indispensable impulsion et ont offert à l'association de solides fondations. Nous tenons également à saluer l'implication de ses multiples membres qui, au cours des dix dernières années et en dépit du temps qui toujours manque, ont fait vivre avec enthousiasme le séminaire *Chorea* et la revue *Le Verger*. Pour finir, nous invitons les bonnes volontés qui souhaiteraient nous rejoindre à monter à bord, pour que l'aventure se poursuive encore !



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- ANEAU Barthélemy, *Alector*, éd. M. M. Fontaine, Genève, Droz, 1996.
LUJÁN Pedro de, *Trezieme Livre d'Amadis de Gaule*, trad. Jacques Gohory, Paris, L. Breyer, 1571.
COVARRUBIAS Sebastián de, *Tesoro de la Lengua Castellana*, Madrid, L. Sanchez, 1611.
ESTIENNE Henri, *De la Precellence du langage françois*, Paris, M. Patisson, 1579.

Ouvrages critiques

- AGAMBEN Gorgio, *L'aventure*, trad. J. Gayraud, Paris, Payot et Rivages, 2016.
BUTTAY Florence, *Fortuna : usages politiques d'une allégorie morale à la Renaissance*, Paris, Presses de Paris-Sorbonne, 2008.
CLÉMENT Michèle, MOUNIER Pascale (dir.), *Le roman français au XVI^e siècle*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2005.
DERUELLE Benjamin, *De papier, de fer et de sang. Chevaliers et chevalerie à l'épreuve de la modernité (ca 1460-ca 1620)*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2015.
HERMAN Jan, « Le roman médiéval et les chemins de l'aventure », dans Coralie Bournonville et Lise Charles (dir.), « Une espèce de prédiction ». *Dire et imaginer l'avenir dans la fiction d'Ancien Régime, Fabula / Les colloques* [en ligne], 2018 : <http://www.fabula.org/colloques/document5674.php>
JANKÉLÉVITCH Vladimir, « L'Aventure », dans *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Flammarion, [1963] 2017.
KRAUSE Virginia, « Toward a Poetic of Adventure: Amadis de Gaule », dans J. D. Lyons et K. Wine (dir.), *Chance, Literature, and Culture in Early Modern France*, Londres, Routledge, 2009, p. 65-80.
OUELLET Réal, *La relation de voyage en Amérique (XVI^e-XVIII^e siècles). Au carrefour des genres*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2010.
TADIÉ Jean-Yves, *Le roman d'aventures*, Paris, Presses universitaires de France, 1982.
VENAYRE Sylvain, *La gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne (1850-1940)*, Paris, Aubier, 2002.